

où il avait laissé sa famille, il se sentit quelque peu indisposé, et appela son médecin, qui lui rendit visite, sans reconnaître aucun symptôme alarmant dans son état. Cependant, mercredi, vers 4 heures de l'après-midi, sa condition empira tout-à-coup, et vingt minutes plus tard, il expirait. Sa mort a été calme, paisible, et c'est à peine s'il l'a vue venir. Elle est attribuée à une maladie de cœur.

M. Goodrich était fils d'un ministre protestant de Ridgefield, dans le Connecticut. En 1816, il entra dans les affaires de librairie, et deux ans plus tard, il publia son premier essai littéraire. Pendant longtemps, il édita un grand nombre d'ouvrages des meilleurs écrivains, et l'on cite Hawthorne et N. P. Willis parmi ceux dont il fut le premier à encourager le talent par la publicité. Mais son principal titre à la popularité, fut la série de volumes à l'usage de la jeunesse, qu'il écrivit sous le pseudonyme si connu de Peter Parley. Le premier de ces ouvrages remonte à 1827. Il a pour titre : *The Tales of Peter Parley about America*. Le grand succès qu'obtint ce volume, en amena d'autres, qui égaux en mérite, dépassèrent encore leur aîné en popularité. Le nombre s'en est élevé jusqu'à cent-seize, et l'on calcule qu'il s'en est vendu sept millions d'exemplaires, sans épuiser cette mine féconde qui fournit encore annuellement de deux à trois cent mille volumes à la circulation. Ces chiffres peuvent donner une juste idée de la faveur légitime qui s'attache à ces excellents travaux de Peter Parley pour l'instruction et le plaisir de la jeunesse.

En 1851, M. Goodrich fut nommé consul à Paris par le Président Fillmore, et il fit honneur à son pays et à lui-même par la manière distinguée dont il sut s'acquitter de ces fonctions. Lorsqu'en 1855, il revint aux Etats-Unis, il laissa à Paris de nombreux amis, et des souvenirs qui sont loin d'être effacés. Depuis lors, il a publié encore les *Recollections of a life time* et une *Histoire nationale illustrée*. Décidé à se retirer à la campagne dans le Connecticut, il venait de quitter la maison qu'il occupait dans le 9ème rue, après en avoir vendu tout le mobilier. La mort lui a laissé faire tous les préparatifs de ce changement de résidence, mais ne lui a pas permis d'en jouir. Sa perte sera vivement sentie à New-York, où il comptait un grand cercle d'amis et de relations, et où son caractère estimable et bienveillant lui avait concilié le respect et la sympathie de tous.

M. Goodrich laisse une veuve et quatre enfants dont trois sont mariés. L'un d'eux a déjà fondé une réputation littéraire par ses correspondances parisiennes dans le *Times*, sous le nom de *Diek Tinto*, et depuis son retour en Amérique, par sa collaboration à plusieurs ouvrages dramatiques joués avec succès. — *Courrier des Etats-Unis*.

— Le *Journal général de l'Instruction Publique* publie le rapport d'une commission composée de MM. Lélu, Georges Ritt, Valade-Gabel, Rafet, Billet et Béhier, sur une découverte importante de Mlle Cléret, institutrice privée, sur le moyen de rendre l'ouïe aux sourds. Ce procédé consiste à verser de l'éther sulfurique dans le conduit auditif externe à la dose de quatre, cinq, six, huit ou dix gouttes par jour. Après quinze ou vingt jours de l'emploi de ce moyen, on peut, pour lui mieux conserver son énergie, suspendre quelques jours, puis reprendre. L'application peut en être continuée, sinon indéfiniment, au moins très longtemps. La commission nommée, par M. le ministre de l'Instruction publique, pour examiner les procédés de Mlle Cléret a reconnu qu'à la suite de son application, les bruits et les sons étaient perçus avec une grande facilité, et que si les enfants ne comprenaient pas les paroles qui leur étaient adressées, ils entendaient du moins bien positivement.

Mlle Cléret, ajoute le *Sicde*, qui mentionne ce rapport, a été récompensée ; elle a reçu un des prix de la fondation Montyon ; malheureusement, la transition de la misère et de l'obscurité à l'aisance et à la réputation a troublé l'esprit de la pauvre femme. Elle a rendu un service immense à l'humanité, mais...

Elle est devenue folle ! — *Union*.

— La séance publique annuelle de l'Université McGill a eu lieu, à Montréal, le 4 mai courant ; des discours ont été prononcés, par M. Powell, élève de la faculté de médecine, et par M. Girouard, élève de la faculté de droit ; par M. le Dr. Wright, professeur à la faculté de médecine ; par M. Lafrenaye, professeur à la faculté de droit, et par M. le Principal Dawson. Les discours de M. Girouard, déjà connu par son traité des lettres de change et dont le nom se trouve en tête de l'école dans presque tous les sujets de concours, a été prononcé et publié en langue française. Le discours de M. le Principal nous apprend que, cette année, le nombre des élèves de la faculté de droit a été de 31 ; celui des élèves en médecine 109 ; celui des élèves de la faculté des arts 20, en tout 200.

— L'Université Laval a, comme à l'ordinaire, célébré par une soirée littéraire et musicale l'anniversaire de la naissance de l'illustre fondateur du Séminaire de Québec. Une foule immense encombra la grande salle de l'institution, et les discours et la musique ont obtenu les succès auquel cette maison nous a, depuis longtemps, habitués. Vers le même temps, l'École Normale Laval a eu aussi une nouvelle séance publique. Les journaux de Québec ont parlé, avec les plus grands éloges, des compositions littéraires lues par les élèves, ainsi que des deux discussions, l'une sur les avantages qu'offrent à l'émigré d'Europe les diverses régions de l'Amérique, et l'autre, sur le pouvoir temporel des Papes, lesquelles ont été également écrites par les élèves.

— M. Ambroise Rendu, doyen de la première Université de France, vient de mourir, à Paris, dans sa 82^e année. Ami intime de Fontanes et de

Châteaubriand, M. Rendu s'était distingué très jeune dans le monde des lettres. Il fut aussi quelque temps membre du barreau de Paris et y plaida avec succès. Parmi les nombreux ouvrages qu'il a publiés et qui sont presque tous relatifs à l'enseignement, on remarque : *Essai sur l'Instruction publique*, 3 vols. in-8o, 1819 ; *Cole Universitaires*, 1827 ; 2^e édition, 1846 ; de *l'Instruction secondaire*, 2 vols. in-8o. M. Eugène Rendu, son fils, célèbre par un grand nombre d'ouvrages sur l'éducation et qui occupe actuellement une position distinguée au ministère de l'Instruction publique et des cultes, écrit, dans *L'ami de l'Enfance*, une intéressante et touchante biographie de son père. Cette famille est, du reste, célèbre à bien des titres. "Trop de fois, dit *L'ami de l'Enfance*, nous avons eu à payer le tribut de nos regrets à la mémoire des personnes qu'un même et illustre nom, un nom cher à l'Université comme à l'Eglise, désignait à nos pieux hommages ; la célèbre sœur Rosalie Rendu ; Mlle Doabet, cette digne fille de M. Ambroise Rendu, cette amie intelligente et dévouée des salles d'asile ; M. Doabet, le secrétaire regretté du comité central de patronage ; un grand évêque, Mgr. Rendu ; M. Ambroise Rendu lui-même ; que de pertes cruelles et irréparables dans le court espace de cinq années !" L'extrait suivant de l'article de M. Eugène Rendu donnera à nos lecteurs une idée de ses sages et fortes familles françaises d'où la plupart des familles canadiennes tirent leur origine.

"Ambroise Rendu puisa au foyer domestique ces fortes maximes qui faisaient de certaines familles de l'ancienne bourgeoisie des sociétés à part au sein de la société générale, et qui, les entourant d'un infranchissable rempart d'austérité, les défendait contre le contact de tout ce qui n'était pas travail, piété, accomplissement des devoirs de la profession. Son père, Sébastien Rendu, le plus respecté des notaires de Paris, dans un temps où le notariat était une sorte de magistrature, l'éleva, lui et ses trois frères, dans cette religieuse atmosphère que le souffle du dehors était impuissant à troubler. Un précepteur imbu lui-même des sévères idées de Port-Royal dirigea, sous l'œil paternel, pendant la tempête révolutionnaire, l'éducation classique de ces jeunes gens. Des études où se glissaient bien peu de distractions portèrent rapidement leurs fruits : à dix-sept ans, Ambroise Rendu possédait, avec les littératures anciennes et la grande littérature française, la connaissance très-rare alors de la langue allemande ; il y joignait celle de l'hébreu. De plus, il avait suffisamment approfondi les sciences exactes pour être en état de se présenter à l'École polytechnique ; il y fut admis avec son frère aîné (depuis, procureur général près la Cour des comptes) l'année même de la fondation du célèbre établissement. Ambroise Rendu fut alors frappé d'un grand malheur ; il perdit son père ; mais ce père lui laissait, en mourant, deux trésors : d'abord une mère admirable, capable par son esprit élevé de faire comprendre à des jeunes gens les grandeurs de la vie chrétienne, et, par sa vertu douce, de la faire aimer ; puis, le culte de cette maxime qui était sa loi : *avant tout le devoir* ! Sébastien Rendu n'avait enseigné à sa famille que ce qu'il avait pratiqué lui-même ; et ses fils, longtemps après sa mort, se plaisaient à raconter ce trait de la vie du rigide notaire : Celui-ci voit un jour entrer dans son cabinet deux personnes ; l'une d'elles était le héros futur de l'affaire du *Collier de la Reine*, l'abbé d'Espagne. On cause quelque temps ; puis tout à coup : "Monsieur Rendu, dit l'abbé, j'ai besoin que vous connaissiez monsieur, et maintenant vous le connaissez en effet ; un simple oui de votre bouche suffira, et ce oui équivaut pour vous à 400,000 livres." Et il sortit. Trois jours après, nouvelle visite de l'abbé d'Espagne, accompagné cette fois d'une personne de plus. "Vous connaissez monsieur, fit le nouveau venu, s'adressant au notaire ? — J'ai vu monsieur une fois, répondit M. Rendu, mais je ne le connais d'aucune sorte."

— M. Howe, le directeur du grand Institut des Aveugles, à Boston, a fait voyager en Canada quelques-unes de ses élèves, et a donné des séances publiques à Montréal et à Québec. Dans cette dernière ville, il a eu l'avantage de faire connaître son système aux membres de la législature, et, un jour de congé, il a pu donner une séance dans la salle même du Parlement. A Montréal, M. Howe et ses élèves ont visité l'*Hospice des Sœurs Grises*, et, déjà, dans cette institution, l'on s'occupe à préparer les voies à l'établissement d'une école spéciale pour les aveugles. Quelques bonnes sœurs ont pris des leçons et seront bientôt en état de suivre le système d'enseignement de l'institution de Boston.

— Les élèves du Collège Ste. Marie ont eu dernièrement, en l'honneur de la visite du R. P. Sopranis, visiteur de l'ordre, une séance littéraire et musicale, dans laquelle ont été lues diverses compositions, parmi lesquelles un essai de M. Paradis, couronné au concours sur l'histoire et la description de sa paroisse natale, *Napierville*. C'était une heureuse et patriotique idée que d'appeler ainsi chaque élève à écrire les circonstances particulières qui ont présidé à la fondation de sa paroisse. La description du pathélie récent qui se trouve dans nos colonnes, par M. Laroche, était également au nombre des essais couronnés. Les élèves ont représenté *Polyucte* de Corneille avec beaucoup de succès. Le chant et la musique instrumentale n'ont rien laissé à désirer. Mgr. Pinsonnault, évêque de Sandwich, présidait à cette solennité.

BULLETIN DES LETTRES.

— On écrit de Libourne : Le beau domaine de Montaigne vient de changer de propriétaire ; il a été vendu 500,000 fr. au mois de décembre dernier. On avait craint dans le pays qu'il ne fût démembré, ce qui